

Père manquant, fils manqués
La Vie avec mon père de Sébastien Rose

Violaine Charest-Sigouin

Volume 23, Number 1, Winter 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30145ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Charest-Sigouin, V. (2005). Review of [Père manquant, fils manqués / *La Vie avec mon père* de Sébastien Rose]. *Ciné-Bulles*, 23(1), 8–9.

Père manquant, fils manqués

VIOLAINE CHAREST-SIGOUIN

François Agira (Raymond Bouchard), écrivain célèbre, revient à Montréal après plusieurs années à l'étranger. Il retrouve ses deux fils, Patrick (David La Haye) et Paul (Paul Ahmarani), deux frères que tout oppose. La personnalité de ceux-ci semble avoir été façonnée à même leur relation avec ce père qui a presque toujours été absent. Paul voudrait être comme son paternel. Il aspire à devenir écrivain et a hérité de l'incontestable hédonisme de celui-ci, mais il est avant tout égoïste, fainéant et irresponsable. Patrick, lui, est tout le contraire. Directeur dans une compagnie pharmaceutique, on pourrait croire qu'il a réussi; cependant, il échoue lamentablement tout ce qui concerne sa vie personnelle. Ennuyeux et manipulateur, il ne possède aucun talent pour le bonheur.

La Vie avec mon père de Sébastien Rose partage les mêmes prémisses que **Les Invasions barbares** de Denys Arcand. Les deux films mettent en scène un père (Raymond Bouchard et Rémy Girard) baby-boomer qui, ayant abusé des bonnes choses de la vie, se retrouve gravement malade. Cette maladie sera le prétexte pour renouer avec ses enfants, une génération qui a écopé des excès de leurs parents. Dans les deux cas, on retrouve un fils (David La Haye et Stéphane Rousseau) qui, par réaction, a choisi des valeurs opposées à celles de son père, soit la performance et l'argent. L'antithèse de celui-ci est un personnage (Paul Ahmarani et Marie-Josée Croze) qui, partageant certaines affinités avec la génération qui le précède, semble hypothéquer dangereusement sa



Raymond Bouchard — PHOTO : PHILIPPE BOSSE

vie. Ces deux films sont dénonciateurs de l'échec retentissant des baby-boomers qui, malgré leurs idéaux, ont laissé un héritage gangrené aux générations futures. On pourrait même pousser la note en avançant que, si le film d'Arcand présente le point de vue du père, celui de Rose est la réplique du fils.

Raymond Bouchard est exceptionnel dans le personnage de François Agira, qui incarne à lui seul la quintessence de cette génération nombriliste dans toute sa splendeur et sa déchéance. Bien qu'il ait marqué la vie de ses fils comme nul autre, ce personnage représente tout sauf un modèle à suivre. Il était beaucoup trop occupé à capitaliser sur le succès de son unique roman, ironiquement intitulé *Masculin singulier*, pour prendre ses responsabilités. Loin d'endosser son rôle de père, sa seule préoccupation est sa petite personne, le pire des drames étant son impuissance soudaine. En revenant au bercail, ce séducteur invétéré apparaît davantage comme un enfant qui retourne

se faire consoler dans les jupes de sa maman. Toutefois, la mère est inexistante dans ce récit, tout comme la figure paternelle l'était dans **Comment ma mère accoucha de moi durant sa ménopause**, le premier film de Rose. Sylvie (Hélène Florent), la copine de Paul, occupe ce rôle de substitution. Par une admiration quelque peu ambiguë, cette dernière reconfortera l'écrivain blessé, démontrant une fois de plus l'infériorité de Paul face à son père. On comprend bien assez vite que François Agira n'est pas revenu pour renouer avec ses fils.

L'héritage de ce père est à l'image de la maison familiale où, depuis son retour, celui-ci et ses deux fils doivent cohabiter. Cette maison représente le vestige d'un temps révolu où la famille était au centre de la vie. Aujourd'hui délabrée malgré les efforts de Patrick pour la rénover — dans le but d'en tirer un meilleur prix, évidemment! —, elle menace de s'affaïsser. D'ailleurs, la décoration sombre et encombrée contraste particulièrement avec l'apparence lumineuse et léchée du milieu hospitalier et de la compagnie pharmaceutique où travaille Patrick. Cette tendance marquée à verser dans la métaphore est sans doute la principale force de **La Vie avec mon père**. Sébastien Rose crée un univers onirique qui représente magnifiquement la folie de ses personnages. Certaines scènes sont d'une grande beauté : que ce soit l'euphorie contagieuse du père qui se jette dans la piscine — l'arrivée tonitruante du personnage — ou la touchante réunion de la famille sur la patinoire.

En fait, **La Vie avec mon père** démontre que, aussi légitime qu'ait été la lutte des baby-boomers pour faire éclater les vieux carcans, ils ne sont pas parvenus à proposer une alternative adéquate à leurs enfants. Alors que Patrick prend place dans cette société déficiente, Paul préfère parasiter le système en croyant qu'il s'agit d'une forme de contestation. Il a beau mépriser son frère qui fait fortune en vendant des médicaments, lui-même est tout aussi méprisante puisqu'il lui en vole pour en faire le commerce illicite. On en vient à la conclusion que cette nouvelle génération, laissée à elle-même, n'a pas plus de mérite que la précédente... Plutôt que de reconstruire sur de nouvelles bases, elle contribue tout autant à la décadence de la société. Pourtant, bien que son propos soit sombre, **La Vie avec mon père** apparaît davantage comme une célébration de la vie plutôt qu'un plaidoyer fataliste.

L'écrivain et son fils Paul possèdent un talent incomparable pour jouir de la vie sans se soucier des règles établies, qu'ils réinventent à leur guise. C'est avec un réel plaisir que l'on assiste à leur quête insensée de la liberté, qui frôle parfois la délinquance. Même s'ils croulent sous les dettes, ils s'enivrent de vins fins et pratiquent des passe-temps aussi excentriques que de tirer à la carabine du toit de leur maison d'Outremont. Contester l'autorité pour l'épanouissement de leur individualité, voilà l'habileté principale de ce baby-boomer et de son disciple! Que ce soit un sabot de Denver ou l'électricité coupée la veille de Noël, autant d'avertissements visant à respecter les règles, rien ne les freine dans leur course effrénée. Patrick, qui semble justement incarner le sens des responsabilités, n'a d'ailleurs pas sa place dans cette partie de plaisir.

À force de se défilier et de rejeter ses responsabilités sur les autres, on finit par courir à sa perte. Le thème de la fuite est d'ailleurs un motif récurrent du récit. À cet égard, le film est ponctué de fuites d'eau, de tuyaux qui flanchent, de bornes-



David La Haye et Paul Ahmarani dans **La Vie avec mon père** — PHOTO : PHILIPPE BOSSE

fontaines qui sautent, jusqu'à l'inondation de la maison qui apparaît comme un point de non-retour. Malgré son apparente insouciance, l'état de santé de François Agira s'est profondément détérioré. La solution la plus rationnelle serait de le confier aux soins des médecins, pourtant il refuse d'être hospitalisé. Ce dernier préfère risquer sa vie plutôt que d'entrer dans un système qu'il a toujours dénigré. Si cette propension à fuir systématiquement à la moindre contrainte peut sembler infantile, cette ultime dérobade apparaît davantage comme une prise de position. Cet homme, qui toute sa vie a préféré le monde extérieur à sa propre famille, décide de mourir auprès des siens.

Puisque l'écrivain a choisi d'être soigné à la maison, Patrick a la tâche de fournir les médicaments et Paul de les administrer. Ainsi, les rôles sont inversés et les deux fils deviennent en quelque sorte les parents de leur propre père. La scène de la salle de bain, alors que les deux fils sont confrontés à l'incontinence de leur père, est très significative en ce sens. Si Patrick était incapable de suivre son père dans ses échappées, Paul, lui, est tout aussi inca-

pable d'assumer ses nouvelles responsabilités. Bien que cette incompetence ait des répercussions dramatiques, il semble que la mort du père soit un événement nécessaire. Le fils ne doit-il pas en quelque sorte tuer son père pour enfin devenir adulte? Ironiquement, la dernière volonté de François Agira sera que ces fils ennemis s'entraident. Réunir ses deux fils, c'est permettre à leurs personnalités opposées de se compléter, pour que leurs faiblesses s'annulent, et qu'ils puissent ainsi former un certain équilibre. En délaissant leur individualité pour former une famille, ces deux frères se réconcilient avec le passé et sont enfin prêts à affronter l'avenir. ■

La Vie avec mon père

35 mm / coul. / 110 min / 2005 / fict. / Québec

Réal. : Sébastien Rose
 Scén. : Sébastien Rose et Stéphanie Lasnier
 Image : Nicolas Bolduc
 Son : François Senneville et Marcel Pothier
 Mus. : Pierre Desrochers et Nathalie Boileau
 Mont. : Dominique Fortin
 Prod. : Roger Frappier et Luc Vandal – Max Films
 Dist. : Christal Films
 Int. : Raymond Bouchard, Paul Ahmarani, David La Haye, Hélène Florent